13

FANTASIO

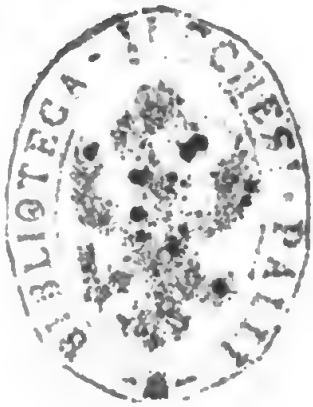
COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

D'ALFRED DE MUSSET

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS

LE 18 AOUT 1866

PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, QUAI DE L'ÉCOLE

1866

68828

Digitized by Google

Je me suis conformé scrupuleusement aux intentions de l'auteur dans les changements que j'ai faits à la pièce originale de *Fantasio*. L'auteur ne les a point exécutés lui-même, parce qu'il ne croyait pas que la représentation de cette comédie, même ainsi modifiée, fût une chose possible.

Le plus important de ces changements, qui est la transposition de la tirade sur le tableau du *coup de l'étrier*, a produit un grand effet à la scène. Ceux qui l'ont critiqué n'ont pas réfléchi à ce mot que la princesse dit à sa gouvernante : « Tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux délicieux. » Ne fallait-il pas que Fantasio exerçât le même empire sur l'esprit de la princesse que l'ancien bouffon Saint-Jean?

Le mot charmant de *l'aumône du pauvre* n'était dans la conversation avec Spark qu'une improvisation poétique. Transposé dans la scène entre Fantasio et Elsbeth et appliqué à cette princesse, il se rattache à l'action et donne à toute la scène une force et un intérêt qu'elle n'avait pas.

Quant au dénouement, il est indiqué sommairement dans la pièce originale, et je n'ai fait que

l'accuser plus nettement. Puisque la princesse donne à Fantasio la clef de son jardin, c'est apparemment pour qu'il s'en serve. Une princesse ne peut-elle donc exprimer le désir de revoir un homme aimable, dont l'esprit l'amuse, sans qu'on lui suppose aussitôt l'intention secrète de faire un mariage morganatique?

Grâce à ces petits changements, que l'auteur avait jugés nécessaires, grâce au jeu parfait des artistes, aux soins extrêmes de la mise en scène, *Fantasio* a été applaudi. Un jour on pourra tenter de représenter cette comédie telle que l'auteur l'a écrite et rétablir le texte primitif; mais ce jour-là n'est point encore venu.

PAUL DE MUSSET.

PERSONNAGES

FANTASIO.	MM.	DELAUNAY.
LE PRINCE DE MANTOUE.		COQUELIN.
LE ROI DE BAVIÈRE.		CHÉRY.
MARINONI, aide de camp du prince .		GARRAUD.
HARTMANN (jeunes gens de la ville, amis de Fantasio. . .)		SEVESTE.
SPARK (jeunes gens de la ville, amis de Fantasio. . .)		SÉNÉCHAL.
FACIO (jeunes gens de la ville, amis de Fantasio. . .)		PRUDHON.
RUTTEN, secrétaire du roi.		MASSET.
UN PÉNITENT.		MONTET.
UN TAILLEUR.		MASQUILLIER.
LA PRINCESSE ELSBETH.	Mmes	FAVART.
LA GOUVERNANTE.		JOUASSAIN.
1er PAGE.		LLOYD.
2e PAGE.		BARRETTA.

Officiers, courtisans, peuple.

COSTUMES DU XVIIIe SIÈCLE.

Digitized by Google

FANTASIO

ACTE PREMIER

Une place publique de Munich. A droite, au premier plan, un cabaret; au second plan, la boutique d'un tailleur. A gauche, une terrasse et une entrée de château. La ville est illuminée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI entouré de ses courtisans, RUTTEN.

LE ROI.

Mes amis, je vous ai annoncé, il y a déjà longtemps, les fiançailles de ma chère Elsbeth avec le prince de Mantoue. Je vous annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince; ce soir peut-être, demain au plus tard, il sera dans cette ville. Que ce soit un jour de fête pour tout le monde.

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI.

Que les prisons s'ouvrent, et que le peuple passe la nuit dans les divertissements.

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI.

Rutten, où est ma fille?

(Les courtisans se retirent.)

RUTTEN.

Sire, elle est dans le parc, avec sa gouvernante.

LE ROI.

Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue aujourd'hui? Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'apprête?

RUTTEN.

Il m'a paru que le visage de la princesse était voilé de quelque mélancolie. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas la veille de ses noces? La mort de Saint-Jean l'a contrariée.

LE ROI.

Y penses-tu? la mort de mon bouffon! d'un plaisant de cour bossu et presque aveugle!

RUTTEN.

La princesse l'aimait.

LE ROI.

Dis-moi, Rutten, tu as vu le prince; quel homme est-ce? Hélas! je lui donne ce que j'ai de plus précieux au monde, et je ne le connais point.

RUTTEN.

Je suis demeuré fort peu de temps à Mantoue...

LE ROI.

Parle franchement. Par quels yeux puis-je voir la vérité, si ce n'est par les tiens?

RUTTEN.

En vérité, je ne saurais rien dire sur le caractère et l'esprit du noble prince.

LE ROI.

En est-il ainsi? Tu hésites, toi courtisan! De combien d'éloges l'air de cette place serait déjà rempli, de combien d'hyperboles et de métaphores flatteuses, si le prince qui sera demain mon gendre t'avait paru digne de ce titre! Me serais-je trompé, mon ami? aurais-je fait en lui un mauvais choix?

RUTTEN.

Sire, le prince passe pour le meilleur des rois.

LE ROI.

Ah! pourquoi faut-il que je sois obligé de sacrifier ma

fille à des raisons d'État!... Viens, Rutten, rentrons au palais.

TOUS.

Vive le roi!

(Ils sortent.)

SCÈNE II

SPARK, HARTMAN ET FACIO sortant du cabaret.

HARTMAN.

Puisque c'est aujourd'hui le mariage de la princesse, buvons, fumons, et tâchons de faire du tapage.

FACIO.

Il serait bon de nous mêler à tout ce peuple qui court les rues, et d'éteindre quelques lampions sur de bonnes têtes de bourgeois.

SPARK.

Allons donc! fumons tranquillement. Installons-nous à cette table.

HARTMAN.

Je ne ferai rien tranquillement. Dussé-je me faire battant de cloche et me pendre dans le bourdon de l'église, il faut que je carillonne un jour de fête. Où diable est donc Fantasio?

SPARK.

Attendons-le; ne faisons rien sans lui. (Il s'assied.)

FACIO

Bah! il nous trouvera toujours. Holà! ohé! à boire!

(Un garçon de cabaret apporte des verres et des bouteilles.)

UN PAGE, entrant.

Messieurs, je viens vous prier de vouloir bien aller plus loin, si vous ne voulez pas être dérangés dans votre gaieté.

HARTMAN.

Pourquoi, mon capitaine?

LE PAGE.

La princesse est dans ce moment sur la terrasse, et

vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que vos cris arrivent jusqu'à elle. (Il sort).

FACIO.

Voilà qui est intolérable!

SPARK.

Qu'est-ce que cela nous fait de rester ici ou ailleurs?

HARTMAN.

Qu'est-ce qui nous dit qu'ailleurs il nous sera permis de rire? Vous verrez qu'il sortira de tous les pavés de la ville un drôle en habit galonné pour nous prier d'aller rire dans la lune.

(Entre Marinoni couvert d'un manteau.)

SPARK.

La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie; que Dieu la conserve! Si elle ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle est triste ou qu'elle chante. Laissons-la en repos.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARINONI.

FACIO.

Chut!... voilà un manteau rabattu qui flaire quelque nouvelle... Le gobe-mouches a envie de nous aborder.

MARINONI, s'approchant.

Je suis étranger, messieurs; à quelle occasion cette fête?

SPARK.

La princesse Elsbeth se marie.

MARINONI.

Ah! ah! c'est une belle femme, à ce que je présume?

HARTMAN.

Comme vous êtes un bel homme, vous l'avez dit.

MARINONI.

Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paraît que tout est illuminé.

HARTMAN.

Tu ne te trompes pas, brave étranger : tous ces lampions allumés que tu vois, comme tu l'as remarqué sagement, ne sont pas autre chose qu'une illumination.

MARINONI.

Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

HARTMAN.

L'unique cause, puissant rhéteur. Nous aurions beau nous marier tous, il n'y aurait aucune espèce de joie dans cette ville ingrate.

MARINONI.

Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de son peuple !

HARTMAN.

Cela n'empêche pas la susdite princesse d'être fantasque comme une bergeronnette.

MARINONI.

En vérité ? vous avez dit fantasque ?

HARTMAN.

Je l'ai dit, cher inconnu, je me suis servi de ce mot.

(Marinoni salue et remonte à un groupe qui traverse le fond du théâtre.)

SCÈNE IV

HARTMAN, FACIO, SPARK, puis FANTASIO.

FACIO.

A qui diantre en veut cette espèce d'Italien ? (Spark verse à boire). Le voilà qui nous quitte pour aborder un autre groupe. Il sent l'espion d'une lieue.

HARTMAN.

Il ne sent rien du tout ; il est bête à faire plaisir.

SPARK.

Voilà Fantasio qui arrive.

HARTMAN.

Qu'a-t-il ? il se dandine comme un conseiller de jus-

tice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie mûrit dans sa cervelle.

FACIO.

Eh bien, ami? que ferons-nous de cette belle soirée?

FANTASIO, entrant.

Tout absolument, hors un roman nouveau.

FACIO se lève.

Je disais qu'il faudrait nous lancer dans cette canaille et nous divertir un peu.

FANTASIO.

L'important serait d'avoir des nez de carton et des pétards.

HARTMAN se lève.

Prendre la taille aux filles, tirer les bourgeois par la queue et casser les lanternes. Allons, partons, voilà qui est dit.

FANTASIO.

Il était une fois un roi de Perse...

HARTMAN.

Viens donc, Fantasio.

FANTASIO.

Je n'en suis pas! je n'en suis pas!

HARTMAN.

Pourquoi?

FANTASIO.

Donnez-moi un verre de ça.

(Spark verse à boire.)

HARTMAN.

Tu as le mois de mai sur les joues.

FANTASIO.

Et le mois de janvier dans le cœur. (Il boit.) Ma tête est comme une vieille cheminée sans feu; il n'y a que du vent et des cendres, Ouf! (Il s'assied et boit). Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse! Je voudrais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton pour envelopper jusqu'aux oreilles cette sotte ville et ses sots ha-

Digitized by Google

bitants. Allons, voyons! dites-moi de grâce un calembour usé, quelque chose de bien rebattu.

HARTMAN.

Pourquoi?

FANTASIO.

Pour que je rie. Je ne ris plus de ce qu'on invente; peut-être que je rirai de ce que je connais.

HARTMAN.

Tu me parais un tant soit peu misanthrope et enclin à la mélancolie.

FANTASIO.

Du tout: c'est que je viens de chez Rosalinde.

FACIO.

Oui ou non, es-tu des nôtres?

FANTASIO.

Je suis des vôtres, si vous êtes des miens; restons un peu ici à parler de choses et d'autres, en regardant nos habits neufs.

FACIO.

Non, ma foi! si tu es las d'être debout, je suis las d'être assis; il faut que je m'évertue en plein air.

FANTASIO.

Je ne saurais m'évertuer. Je vais fumer devant ce cabaret, avec ce brave Spark, qui va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark? (Il lui tend la main.)

SPARK.

Comme tu voudras.

HARTMAN.

En ce cas, adieu. Nous allons voir la fête.

(Hartman et Facio sortent. Spark s'assied.)

SCÈNE V

FANTASIO, SPARK.

FANTASIO.

Comme ce ciel de nuit est manqué! La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu ces quatre ou cinq

méchants nuages. Je faisais des *ciels* comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

SPARK.

Quel bon tabac! quelle bonne bière!

(Il boit.)

FANTASIO.

Je dois bien t'ennuyer, Spark.

SPARK.

Non, pourquoi cela?

FANTASIO.

C'est que, toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête?

SPARK.

Ce sont des gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

FANTASIO.

Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits! O Spark! mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux! (Un monsieur sort du 3e plan.) Si je pouvais être ce monsieur qui passe!

SPARK.

Cela me paraît assez difficile.

FANTASIO.

Ce monsieur qui passe est charmant; (Il se lève.) regarde: quelle belle culotte de soie! quelles belles fleurs rouges sur son gilet! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères; son essence lui est particulière. Hélas! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais dans l'intérieur de

ces machines isolées, quels replis! (Il se rassied à sa place.) quels compartiments secrets! C'est tout un monde que chacun porte en lui! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence! Quelles solitudes que tous ces corps humains!

SPARK.

Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

(Spark va pour verser à boire et s'arrête en entendant Fantasio qui éclate de rire.)

FANTASIO.

Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers qui me prendront au collet.

SPARK.

Voilà qui est fort gai en effet! Où coucheras-tu ce soir?

FANTASIO.

A l'aventure! Te figures-tu que mes meubles se vendent demain matin? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas?

SPARK.

Manques-tu d'argent, Henri? veux-tu ma bourse?

FANTASIO.

Imbécile! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. J'ai envie de prendre pour maîtresse une danseuse de l'Opéra.

SPARK.

Cela t'ennuiera à périr.

FANTASIO.

Pas du tout; mon imagination se remplira de pirouettes et de souliers de satin blanc; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, et je fredonnerai des solo de clarinette dans mes rêves. Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état; nous n'exerçons aucune profession.

SPARK.

C'est là ce qui t'attriste?

FANTASIO.

Il n'y a pas de maître d'armes mélancolique.

SPARK.

Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO.

Ah! pour être revenu de tout, il faut être allé dans bien des endroits.

SPARK.

Eh bien donc?

FANTASIO.

Eh bien donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier; eh bien, mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

SPARK.

Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même. Moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre; quand je baise la main d'une jolie fille, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur des courants électriques; il ne faut que le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus

chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

FANTASIO.

Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

SPARK.

Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO.

Même de prendre la lune avec les dents?

SPARK.

Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO.

Ah! ah! qu'en sais-tu? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente et quarante.

SPARK.

Non, en vérité.

(Il pose sa pipe sur la table.)

FANTASIO.

Pourquoi?

SPARK.

Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable? Perdre notre argent! tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu ni espérance? tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de séve et de jeunesse?

(Il se met à danser.)

SPARK.

En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou!

FANTASIO.

Qu'on me donne une cloche! une cloche de verre!

SPARK.

A propos de quoi une cloche?

FANTASIO.

Jean-Paul n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse, comme le feu follet sur un vaste marécage.

SPARK.

Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves? Cela ferait un joli recueil.

FANTASIO.

Un sonnet vaut mieux qu'un long poëme, et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet.

(Il va à la table et boit.)

SPARK.

Pourquoi ne voyages-tu pas? Va en Italie.

FANTASIO.

J'y ai été. Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

SPARK.

Va en France.

FANTASIO.

Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paris.

SPARK.

Va en Angleterre.

FANTASIO.

J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? J'aime autant les voir ici que chez eux.

SPARK.

Va donc au diable, alors!

FANTASIO.

Ah! tu en parles à ton aise. Ne va pas au diable qui veut. Quelle misérable chose que l'homme! Ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes! être obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable! apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! apprendre pour faire une ome-

by Google

lette! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

SPARK.

Ce que tu dis là ferait rire bien des gens ; moi, cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier. — L'éternité est une grande aire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître. Le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid ; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort, en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer.

FANTASIO, chantant.

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle et la vie est un jour...

Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark ? C'est une romance portugaise. Elle ne m'est jamais venue à l'esprit sans me donner l'envie d'aimer quelqu'un.

SPARK.

Qui, par exemple?

FANTASIO.

Qui? je n'en sais rien : quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris ; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune.

SPARK.

Si tu étais amoureux, tu serais le plus heureux des hommes.

FANTASIO.

L'amour n'existe plus, mon cher ami. La foi était sa vieille nourrice. Le lait lui manque. Il n'y a plus d'autel ; il n'y a plus d'amour. Vive la nature ! il y a encore du vin !

(Il boit.)

SPARK.

Tu vas te griser.

FANTASIO, s'assied.

Je vais me griser, tu l'as dit.

SPARK.

Il est un peu tard pour cela.

FANTASIO.

Qu'appelles-tu tard? Midi, est-ce tard? minuit, est-ce de bonne heure? Où prends-tu la journée? (Arrêtant Spark qui va pour partir.) Restons là, Spark, je t'en prie. Buvons, causons, analysons, déraisonnons, faisons de la politique; imaginons des combinaisons de gouvernement; attrapons tous les hannetons qui passent autour de ces chandelles, et mettons-les dans nos poches. Sais-tu que les canons à vapeur sont une belle chose en matière de philanthropie?

SPARK.

Comment l'entends-tu?

FANTASIO.

Tiens, Spark, je suis gris. Il faut que je fasse quelque chose. Allons, levons-nous! (Passent des pénitents. Fantasio s'adressant à un des hommes qui les suivent.) Ohé! brave homme! où allez-vous ainsi?

LE PASSANT.

Nous allons accompagner ce pauvre Saint-Jean à sa dernière demeure.

FANTASIO.

Saint-Jean est mort? le bouffon du roi est mort? Qui a pris sa place? Le doyen des Facultés?

LE PASSANT.

Sa place est vacante, vous pouvez la prendre si vous voulez.

(Il sort.)

SPARK.

Voilà une insolence que tu t'es bien attirée. A quoi penses-tu d'arrêter ces gens?

Digitized by Google

FANTASIO.

Il n'y a rien là d'insolent. C'est un conseil d'ami que m'a donné cet homme et que je vais suivre à l'instant.

SPARK.

Tu vas te faire bouffon de la cour ?

FANTASIO.

Cette nuit même, si l'on veut de moi. Puisque je ne puis coucher chez moi, je veux me donner la représentation de cette royale comédie qui se jouera demain, et de la loge du roi lui-même.

SPARK.

Comme tu es fin ! on te reconnaîtra, et les laquais te mettront à la porte ; n'es-tu pas filleul de la feue reine?

FANTASIO.

Comme tu es bête ! je me mettrai une bosse et une perruque rousse comme la portait Saint-Jean, et personne ne me reconnaîtra, quand j'aurais trois douzaines de parrains à mes trousses. (Il frappe à une boutique à droite.) Hé! brave homme, ouvrez-moi, si vous n'êtes pas sorti, vous, votre femme et vos petits chiens.

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN TAILLEUR.

LE TAILLEUR.

Que demande Votre Seigneurie ?

FANTASIO.

N'êtes-vous pas tailleur de la cour ?

LE TAILLEUR.

Pour vous servir.

FANTASIO.

Est-ce vous qui habilliez Saint-Jean?

LE TAILLEUR.

Oui, monsieur.

FANTASIO.

Vous le connaissiez? vous savez de quel côté était sa bosse, comment il frisait sa moustache, et quelle perruque il portait?

LE TAILLEUR.

Hé! hé! monsieur veut rire!

FANTASIO, lui mettant la main sur l'épaule.

Homme, je ne veux point rire; entrons dans ton arrière-boutique, et si tu ne veux être empoisonné demain dans ton café au lait, songe à être muet comme la tombe sur tout ce qui va se passer ici.

(Il sort avec le tailleur. Spark les suit.)

SCÈNE VII

LE PRINCE DE MANTOUE ET MARINONI.

LE PRINCE entre pensif; il descend à droite, puis traverse la scène et va pour remonter, lorsqu'il aperçoit Marinoni qui se tient au-dessus de lui.

Eh bien, colonel?

MARINONI.

Altesse?

LE PRINCE.

Eh bien, Marinoni?

MARINONI.

Mélancolique, fantasque, soumise à son père, aimant beaucoup les pois verts...

LE PRINCE, l'interrompant.

Écris cela; je ne comprends clairement que les écritures moulées en bâtarde.

MARINONI.

Mélanco...

LE PRINCE.

Écris à voix basse; je rêve à un projet d'importance depuis mon dîner.

MARINONI.

Voilà, Altesse, ce que vous demandez.

LE PRINCE.

C'est bien. Je ne connais pas dans tout mon royaume de plus belle écriture que la tienne. Je te nomme mon ami intime... Assieds-toi... à quelque distance. Vous pensez donc, mon ami, que le caractère de la princesse, ma future épouse, vous est secrètement connu ?

MARINONI.

Oui, Altesse; j'ai parcouru les alentours du palais, et ces tablettes renferment les principaux traits des conversations différentes dans lesquelles je me suis immiscé.

LE PRINCE, se mirant.

Il me semble que je suis poudré comme un homme de la dernière classe.

MARINONI.

L'habit est magnifique.

LE PRINCE.

Que dirais-tu, Maronini, si tu voyais ton maître revêtir un simple frac olive?

MARINONI.

Son Altesse se rit de ma crédulité.

LE PRINCE.

Non, colonel; apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

MARINONI.

Romanesque, Altesse.

LE PRINCE.

Oui, mon ami (je t'ai accordé ce titre), l'important projet que je médite est inouï dans ma famille; je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père, dans l'habillement d'un simple aide de camp; ce n'est pas assez d'avoir envoyé un homme de ma maison recueillir les bruits publics sur la future princesse de Mantoue (et cet homme, Marinoni, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.

MARINONI.

Est-il vrai, Altesse?

LE PRINCE.

Ne reste pas pétrifié. Un homme tel que moi ne doit avoir pour ami intime qu'un esprit vaste et entreprenant.

MARINONI.

Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de Votre Altesse.

LE PRINCE.

Laquelle?

MARINONI.

L'idée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Mais si mon gracieux souverain est confondu parmi l'état-major, à qui le roi de Bavière fera-t-il les honneurs d'un festin splendide qui doit avoir lieu dans la grande galerie?

LE PRINCE, réfléchissant.

Tu as raison ; si je me déguise, il faut que quelqu'un prenne ma place. Cela est impossible, Marinoni; je n'avais pas pensé à cela.

MARINONI.

Pourquoi impossible, Altesse?

LE PRINCE.

Je puis bien abaisser la dignité princière jusqu'au grade de colonel ; mais comment peux-tu croire que je consente à élever jusqu'à mon rang un homme quelconque? Penses-tu d'ailleurs que mon futur beau-père me le pardonnerait?

MARINONI.

Le roi passe pour un homme de beaucoup de sens et d'esprit, avec une humeur agréable.

LE PRINCE.

Ah! ce n'est pas sans peine que je renonce à mon projet. Pénétrer dans cette cour nouvelle, sans faste et sans bruit, observer tout, approcher de la princesse sous un

Digitized by Google

faux nom, et peut-être m'en faire aimer! Oh! je m'égare; je ne saurais y résister. Marinoni, mon ami, essaye mon habit de cérémonie.

MARINONI, s'inclinant.

Altesse!

LE PRINCE.

Penses-tu que les siècles futurs oublieront une pareille circonstance?

MARINONI.

Jamais, gracieux prince.

LE PRINCE.

Viens essayer mon habit.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le Jardin du roi de Bavière. — A droite, au premier plan, un perron et une porte vitrée. A gauche, un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELSBETH, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

Mes pauvres yeux en ont pleuré, pleuré un torrent du ciel.

ELSBETH, assise.

Tu es si bonne! Moi aussi j'aimais Saint-Jean; il avait tant d'esprit! Ce n'était point un bouffon ordinaire.

LA GOUVERNANTE.

Lui qui ne parlait que de vous tant que le jour durait! Un garçon si gai, si amusant, qu'il faisait aimer la laideur, et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eux-mêmes! Dire que le pauvre homme est allé là-haut la veille de vos fiançailles!

ELSBETH.

Ne me parle pas de mon mariage; c'est encore là un grand malheur. Ne sais-tu pas que le prince de Mantoue arrive aujourd'hui?

LA GOUVERNANTE.

On dit que c'est un Amadis.

ELSBETH.

Que dis-tu là, ma chère? Il est horrible et idiot, tout le monde le sait déjà ici.

Digitized by Google

LA GOUVERNANTE.

En vérité, on m'avait dit que c'était un Amadis.

ELSBETH.

Je ne demandais pas un Amadis, ma chère ; mais cela est cruel, quelquefois, de n'être qu'une fille de roi. Mon père est le meilleur des hommes ; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume ; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple ; mais moi, hélas ! j'aurai la sienne et rien de plus.

LA GOUVERNANTE.

Comme vous parlez tristement !

ELSBETH.

Quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes ! Je voudrais être une forte tête et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles. Je ne suis qu'une pauvre rêveuse ; peut-être la faute en est-elle à tes romans ; tu en as toujours dans tes poches.

LA GOUVERNANTE.

Seigneur ! n'en dites rien.

ELSBETH.

J'ai peu connu la vie, et j'ai beaucoup rêvé.

LA GOUVERNANTE.

Si le prince de Mantoue est tel que vous me le dites, Dieu ne laissera pas cette affaire-là s'arranger, j'en suis sûre.

ELSBETH.

Tu crois ? Dieu laisse faire les hommes, ma pauvre amie, et il ne fait guère plus de cas de nos plaintes que du bêlement d'un mouton.

LA GOUVERNANTE.

Je suis sûre que si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

ELSBETH.

Non, certainement, il ne me forcerait pas ; et c'est pour

cela que je me sacrifie. Veux-tu que j'aille dire à mon père d'oublier sa parole et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux? Qu'importe qu'il fasse une malheureuse? Je laisse mon bon père être un bon roi.

LA GOUVERNANTE.

Hi! hi! (Elle pleure.)

ELSBETH.

Ne pleure pas sur moi, ma bonne; tu me ferais peut-être pleurer moi-même, et il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges. Ne t'afflige pas de tout cela. Après tout, je serai une reine, c'est peut-être amusant; je prendrai peut-être goût à mes parures, que sais-je? à mes carrosses, à ma nouvelle cour; heureusement qu'il y a pour une princesse autre chose dans un mariage qu'un mari. Je trouverai peut-être le bonheur au fond de ma corbeille de noces.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes un vrai agneau pascal.

ELSBETH.

Tiens, ma chère, commençons toujours par en rire, quitte à en pleurer quand il en sera temps. On dit que le prince de Mantoue est la plus ridicule chose du monde.

LA GOUVERNANTE.

Si Saint-Jean était là!

ELSBETH.

Ah! Saint-Jean! Saint-Jean!

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimiez beaucoup, mon enfant.

ELSBETH

Cela est singulier; son esprit m'attachait à lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon cœur; sa perpétuelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à l'excès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gens qui abondent dans mon sens; je ne

sais ce qu'il y avait autour de lui, dans ses yeux, dans ses gestes, dans la manière dont il prenait son tabac. C'était un homme bizarre; tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux délicieux; sa parole donnait la vie, comme par enchantement, aux choses les plus étranges.

LA GOUVERNANTE.

C'était un vrai Triboulet.

ELSBETH.

Je n'en sais rien; mais c'était un diamant d'esprit.

LA GOUVERNANTE, regardant à gauche.

Voilà des pages qui vont et viennent; je crois que le prince ne va pas tarder à se montrer; il faudrait retourner chez vous pour vous habiller.

ELSBETH.

Je t'en supplie, laisse-moi un quart d'heure encore; va préparer ce qu'il me faut. Hélas! ma chère, je n'ai plus longtemps à rêver.

LA GOUVERNANTE.

Seigneur, est-il possible que ce mariage se fasse, s'il vous déplaît! Un père sacrifier sa fille! Le roi serait un véritable Jephté, s'il le faisait.

ELSBETH.

Ne dis pas de mal de mon père; va, ma chère, prépare ce qu'il me faut.

(La gouvernante sort.)

SCÈNE II.

ELSBETH, puis FANTASIO.

ELSBETH, seule.

Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon que j'aperçois dans ces bluets, assis sur la prairie? Répondez-moi: qui êtes-vous? que faites-vous là, à cueillir ces fleurs?

FANTASIO, vêtu en bouffon, avec une bosse et une perruque.

Je suis un brave cueilleur de fleurs qui souhaite le bonjour à vos beaux yeux.

ELSBETH.

Que signifie cet accoutrement? Qui êtes-vous pour venir parodier sous cette large perruque un homme que j'ai aimé? êtes-vous écolier en bouffonnerie?

FANTASIO.

Plaise à Votre Altesse, je suis le nouveau bouffon du roi; le majordome m'a reçu favorablement; je suis présenté au valet de chambre; les marmitons me protégent depuis hier au soir, et je cueille modestement des fleurs en attendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBETH.

Cela me paraît douteux, que vous cueilliez jamais cette fleur-là.

FANTASIO.

Pourquoi? l'esprit peut venir à un homme vieux, tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une grosse sottise! Beaucoup parler, voilà l'important; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche, s'il tire sept cent quatre-vingts coups à la minute, tout aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ne demande qu'à être nourri convenablement pour la grosseur de mon ventre, et je regarderai mon ombre au soleil pour voir si ma perruque pousse.

ELSBETH.

En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean? Vous avez raison de parler de votre ombre; tant que vous aurez ce costume, elle lui ressemblera toujours, je crois, plus que vous.

FANTASIO.

Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

Digitized by Google

ELSBETH.

En quelle façon?

FANTASIO.

Elle prouvera clairement que je suis le premier homme du monde, ou bien elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiches; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames.

ELSBETH.

Pauvre homme! quel métier tu entreprends! faire de l'esprit à tant par heure! N'as-tu ni bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle?

FANTASIO.

Pauvre petite! quel métier vous entreprenez! Épouser un sot que vous n'avez jamais vu et régner sur un peuple que vous ne connaissez pas!

ELSBETH.

Voilà qui est hardi, monsieur le nouveau venu.

(Un temps.)

FANTASIO.

Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît?

ELSBETH.

Une tulipe. Que veux-tu prouver?

FANTASIO.

Une tulipe rouge, ou une tulipe bleue?

ELSBETH.

Bleue, à ce qu'il me semble.

FANTASIO.

Point du tout; c'est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

ELSBETH.

Comment arranges-tu cela?

FANTASIO.

Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous

le soleil s'il est né bleu ou rouge? Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinaires!... Cette tulipe s'attendait bien à être rouge; mais on l'a mariée; elle est tout étonnée d'être bleue : c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme. La rose est une fille de la civilisation ; c'est une marquise, comme vous et moi.

ELSBETH.

La pâle fleur de l'églantier peut devenir rose, mais une fleur ne peut en devenir une autre; ainsi, qu'importe à la nature? On ne la change pas. On l'embellit on on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder, si on voulait altérer sa forme d'une étamine.

FANTASIO.

C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

ELSBETH.

Il y a des choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

FANTASIO.

Non pas à mes oreilles, mais à ma langue. Vous vous trompez de sens; il y a une erreur de sens dans vos paroles.

ELSBETH.

Ne me fais pas de calembour, si tu veux gagner ton argent, et ne me compare pas à des tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

FANTASIO.

Un calembour console de bien des chagrins; et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées.

ELSBETH.

Tu me fais l'effet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

Digitized by Google

FANTASIO.

Chacun a ses lunettes ; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel?

ELSBETH.

Tu es laid, du moins ; c'est certain.

FANTASIO.

Pas plus certain que votre beauté, pas plus certain que vos plaisirs et vos peines. Qui peut savoir ce qu'il y a dans le cœur d'une royale fiancée?... Vous soupirez... Je ne suis qu'un pauvre bouffon ; mais rappelez-vous cette parole du poëte : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi. » On va venir... C'est votre père qui vous amène votre futur mari. Qui sait si vous l'épouserez?

(Il sort à droite.)

SCÈNE III

ELSBETH, seule.

Ce fou m'intéresse ; son esprit m'amuse. Il se moque de moi ; mais il me plaint, et, sous son ironie, je sens un cœur ami... C'est fort heureux qu'il soit vieux et laid... Je l'aimerai peut-être comme j'aimais mon pauvre Saint-Jean.

SCÈNE IV

ELSBETH, LE ROI, LE PRINCE (déguisé), MARINONI (sous l'habit du prince).

LE ROI.

Prince, voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière ; vous êtes ici chez un bourgeois qui en gouverne d'autres, et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

MARINONI.

Permettez-moi de baiser cette main charmante, madame, si ce n'est pas une trop grande faveur pour mes lèvres.

ELSBETH, saluant.

Votre Altesse m'excusera. Je la verrai, je pense, d'une façon plus convenable à la présentation de ce soir.

LE PRINCE.

La princesse a raison; voilà une divine pudeur... (Arrêté par le regard du roi qui donne le bras à Marinoni et qui passe devant lui, le prince reprend :) Une divine pudeur!

LE ROI, bas à Marinoni.

Quel est donc cet aide de camp qui vous suit comme votre ombre? Il m'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inèpte à tout ce que nous disons. Renvoyez-le, je vous en prie.

LE PRINCE, bas à Elsbeth.

Je comprends, madame, quelles alarmes doit jeter dans le cœur d'une jeune princesse la vue de son futur époux; mais moi, qui ne suis rien, hélas! oserai-je solliciter la grâce de vous baiser la main avec le respect d'un simple officier subalterne et d'un humble sujet de Votre Altesse?

ELSBETH.

Je ne suis pas encore princesse de Mantoue, mon cher monsieur.

(Elle remonte la scène, se dirige vers la droite et disparaît un moment.)

LE ROI, bas à Marinoni.

Si vous ne renvoyez cet animal, je vais le congédier moi-même.

MARINONI, haut au prince.

Colonel, je vous prie de vous retirer. Vos remarques sont indiscrètes et vos paroles impertinentes.

LE PRINCE, à part.

Un affront public!... à moi!... ô rage!...

LE ROI, bas à Marinoni.

Cet aide de camp est un imbécile, mon ami; que pouvez-vous faire de cet homme-là ?

MARINONI.

Hum ! hum ! Poussons quelques pas plus avant, si Votre Majesté le permet; je crois apercevoir un kiosque tout à fait charmant dans ce boccage.

(Il sort accompagné du roi.)

SCÈNE V

LE PRINCE, ELSBETH.

LE PRINCE.

Je ne sais où j'en suis... (Elsbeth reparaît.) Mais que vois-je? la princesse!... un tête-à-tête ! quel heureux coup du sort ! (A Elsbeth.) Arrêtez, madame !

ELSBETH.

Encore !

(Elle fait quelques pas.)

LE PRINCE, se plaçant devant elle.

Permettez, de grâce, à un fidèle serviteur de votre futur époux de vous offrir les félicitations sincères que son cœur humble et dévoué ne peut contenir en vous voyant. Heureux les grands de la terre ! ils peuvent vous épouser, moi je ne le puis pas ; cela m'est tout à fait impossible ; je suis d'une naissance obscure; je n'ai pour tout bien qu'un nom redoutable à l'ennemi, — un cœur pur et sans tache bat sous ce modeste uniforme ; — je suis un pauvre soldat criblé de balles des pieds à la tête, — je n'ai pas un ducat, — je suis solitaire et exilé de ma terre natale comme de ma patrie céleste, c'est-à-dire du paradis de mes rêves; je n'ai pas un cœur de femme à presser sur mon cœur ; je suis maudit et silencieux.

ELSBETH.

Que me voulez-vous, mon cher monsieur ? (Le prince

s'agenouille.) Êtes-vous fou? (Le prince fait un mouvement et tend son chapeau qu'il tient à la main.) ou demandez-vous l'aumône?

LE PRINCE, regarde son chapeau, le place sous son bras et se lève.

Qu'il serait difficile de trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve! Je vous ai vue seule; j'ai cru qu'il était de mon devoir de me jeter à vos pieds et de vous offrir ma compagnie jusqu'à la poterne.

ELSBETH.

Je vous suis obligée; — rendez-moi le service de me laisser tranquille. (Elle sort.)

SCÈNE VI

LE PRINCE, seul.

Aurais-je eu tort de l'aborder?... Il le fallait cependant puisque j'ai le projet de la séduire sous cet habit... Je n'aurais peut-être pas dû lui parler si vivement... Il le fallait pourtant, puisque je dois supplanter Marinoni... Mais la réponse est désagréable... Aurait-elle un cœur dur et faux?

Marinoni paraît à gauche, s'avance vers le prince, s'incline vers lui et reste ainsi jusqu'à ce que celui-ci l'aperçoive.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, MARINONI.

LE PRINCE.

Tu n'es qu'un sot, colonel.

MARINONI, relevant la tête et avec humilité.

Votre Altesse se trompe sur mon compte de la manière la plus pénible.

LE PRINCE.

Tu es un maître butor. Ne pouvais-tu empêcher cela? Je te confie le plus grand projet qui se soit enfanté depuis une suite d'années incalculable, et toi, mon meil-

Digitized by Google

leur ami, mon plus fidèle serviteur, tu entasses bêtises sur bêtises. Non, non, tu as beau dire, cela n'est point pardonnable.

MARINONI.

Comment pouvais-je empêcher Votre Altesse de s'attirer les désagréments qui sont la suite nécessaire du rôle supposé qu'elle joue ? Vous m'ordonnez de prendre votre nom et de me comporter en véritable prince de Mantoue. Puis-je empêcher le roi de Bavière de faire un affront à mon aide de camp? Vous aviez tort de vous mêler de nos affaires.

LE PRINCE.

Je voudrais bien voir qu'un maraud comme toi s'avisât de me donner des ordres!

MARINONI.

Considérez, Altesse, qu'il faut cependant que je sois le prince ou que je sois l'aide de camp. C'est par votre ordre que j'agis.

LE PRINCE.

Me dire que je suis un impertinent, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse! Je suis prêt à déclarer la guerre et à retourner dans mes États pour me mettre à la tête de mes armées.

MARINONI.

Songez donc, Altesse, que ce mauvais compliment s'adressait à l'aide de camp et non au prince. Prétendez-vous qu'on vous respecte sous ce déguisement?

LE PRINCE.

Il suffit. Rends-moi mon habit.

MARINONI, ôtant l'habit.

Si mon souverain l'exige, je suis prêt à mourir pour lui.

LE PRINCE.

En vérité, je ne sais que résoudre. D'un côté, je suis furieux de ce qui m'arrive; et d'un autre, je suis désolé de renoncer à mon projet. La princesse ne paraît

pas répondre indifféremment aux mots à double entente dont je ne cesse de la poursuivre. Déjà je suis parvenu deux ou trois fois à lui dire à l'oreille des choses incroyables. Viens, réfléchissons à tout cela.

MARINONI, tenant l'habit.

Que ferai-je, Altesse?

LE PRINCE.

Remets-le, remets-le, et rentrons au palais.

(Ils sortent).

SCÈNE VIII

FANTASIO, seul.

Quel métier délicieux que celui de bouffon! J'étais gris, je crois, hier soir, lorsque j'ai pris ce costume et que je me suis présenté au palais; mais, en vérité, jamais la saine raison ne m'a rien inspiré qui valût cet acte de folie. J'arrive, et me voilà reçu, choyé, enregistré, et, ce qu'il y a de mieux encore, oublié. Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. J'ai rencontré le roi; il n'a pas même eu la curiosité de me regarder; son bouffon étant mort, on lui a dit: « Sire, en voilà un autre. » C'est admirable! Dieu merci, voilà ma cervelle à l'aise, je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on me dise rien pour m'en empêcher: je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et tant que je garderai ma bosse et ma perruque on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le nez contre ma porte tout à leur aise. Je suis aussi bien en sûreté ici, sous cette perruque, que dans les Indes occidentales. N'est-ce pas la princesse que j'aperçois dans la galerie, à travers ces vitres? Elle essaye son voile de noces devant une glace; deux longues larmes coulent sur ses joues; en voilà une qui se détache comme une perle et qui tombe sur sa poitrine. Pauvre

petite! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa gouvernante; en vérité, c'était par hasard; j'étais assis sur le gazon, sans autre dessein que celui de dormir. Maintenant la voilà qui pleure et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah! si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui on met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie! Cette petite fille est romanesque; il lui est cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence. Que le hasard est capricieux! Il faut que je me grise, que je prenne le costume et la place de ce pauvre Saint-Jean, que je fasse enfin la plus grande folie de la terre, pour venir voir tomber, à travers ces vitres, les deux seules larmes que cette enfant versera peut-être sur son triste voile de fiancée!...

SCÈNE IX

ELSBETH, LE ROI.

LE ROI.

Ma fille, il faut répondre franchement à ce que je vous demande: ce mariage vous déplaît-il?

ELSBETH.

C'est à vous, sire, de répondre vous-même. Il me plaît, s'il vous plaît; il me déplaît, s'il vous déplaît.

LE ROI.

Le prince m'a paru être un homme ordinaire, dont il est difficile de rien dire. La sottise de son aide de camp lui fait seule tort dans mon esprit; quant à lui, c'est peut-être un bon prince, mais ce n'est pas un homme élevé. Il n'y a rien en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que puis-je te dire là-dessus? Le cœur des femmes a des secrets que je ne puis connaître. Dis-moi donc clairement ce que tu penses de ton fiancé.

ELSBETH.

Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous, si je ne l'épouse pas.

LE ROI.

Cela est certain, mon enfant.

ELSBETH.

Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

LE ROI.

Que les bénédictions de mon peuple te rendent grâces pour ton père! O ma fille chérie! je serai heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux cette tristesse qui dément leur résignation. Réfléchis encore quelques jours.

(Il sort).

SCÈNE X

ELSBETH, FANTASIO.

ELSBETH, à elle-même.

J'ai assez réfléchi. (Apercevant Fantasio qui rentre avec une petite cage.) Te voilà, pauvre garçon! Comment te plais-tu ici?

FANTASIO.

Comme un oiseau en liberté.

ELSBETH.

Tu aurais mieux répondu, si tu avais dit : comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez belle; cependant c'en est une.

FANTASIO.

La dimension d'un palais ou d'une chambre ne fait pas l'homme plus ou moins libre. Le corps se remue où il peut; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel, dans un cachot grand comme la main.

ELSBETH.

Ainsi donc, tu es un heureux fou?

FANTASIO.

Très-heureux. A quand votre noce?

ELSBETH.

Dans quelques heures, tout sera fini.

FANTASIO.

C'est-à-dire tout sera commencé. Je compte vous offrir un présent de ma main.

ELSBETH.

Quel présent?

FANTASIO.

Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé, qui chante comme un rossignol.

ELSBETH.

Comment peut-il chanter s'il est empaillé?

FANTASIO.

Il chante parfaitement.

ELSBETH.

En vérité, tu te moques de moi avec un rare acharnement.

FANTASIO.

Point du tout. Mon serin a une petite serinette dans le corps; on pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche, et il chante tous les opéras nouveaux, exactement comme la prima donna.

ELSBETH.

C'est une invention de ton esprit, sans doute?

FANTASIO.

En aucune façon. C'est un serin de cour; il y a beaucoup de petites filles très-bien élevées qui n'ont pas d'autre procédé que celui-là. Elles ont un petit ressort sous le bras gauche, un joli petit ressort en diamant fin, comme la montre d'un petit-maître. Le gouverneur ou la gouvernante fait jouer le ressort et vous voyez aussitôt les lèvres s'ouvrir avec le sourire le plus gracieux, une charmante cascatelle de paroles mielleuses sort avec le plus doux murmure, et toutes les convenances sociales, pa-

reilles à des nymphes légères, se mettent aussitôt à dansoter sur la pointe du pied autour de la fontaine merveilleuse. Le prétendu ouvre des yeux ébahis ; l'assistance chuchote avec indulgence, et le père, rempli d'un secret contentement, regarde avec orgueil les boucles d'or de ses souliers.

ELSBETH.

Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, bouffon, que t'ont donc fait ces pauvres jeunes filles, pour que tu en fasses si gaiement la satire? Le respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grâce devant toi?

FANTASIO.

Mais, madame, mon petit serin respecte admirablement tous ses devoirs, et c'est à cause de cela qu'il est empaillé.

ELSBETH.

D'où viens-tu donc, et qui es-tu, pour que, depuis un jour que tu es ici, tu saches déjà pénétrer des mystères que les princes eux-mêmes ne soupçonneront jamais? Tout à l'heure, pendant que j'essayais mon voile, j'ai entendu marcher derrière cette porte; je me trompe fort si ce n'était toi.

FANTASIO.

Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi. Est-ce ma faute s'il m'est tombé, tandis que je dormais, une de vos larmes sur la joue?

ELSBETH.

Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé; voilà pourquoi je t'écoute. Mes yeux croient voir Saint-Jean ; mais peut-être n'es-tu qu'un espion?

FANTASIO.

A quoi cela me servirait-il? (Elsbeth fait un mouvement.) Ne me chassez pas, je vous en prie. Peut-être n'aurez-vous pas sujet de vous en repentir.

ELSBETH.

Oui-da! Tu m'offres ta protection et tes services?

FANTASIO.

Pourquoi pas?... N'avez-vous jamais regardé, là-bas, dans la galerie, à côté de l'*Amour endormi* du Primatice, cette petite servante d'auberge du tableau flamand, qui verse à boire d'un air pensif à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur son grand cheval blanc? — Quelle belle chose que le coup de l'étrier! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis, toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur la selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu! La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protége!

ELSBETH.

C'est singulier! j'ai rêvé bien des fois devant ce tableau, sans comprendre d'où venait le charme qui m'attirait.

FANTASIO.

C'est que le peintre qui a fait cela était un homme de cœur. C'est que tout ce qui souffre, tout ce qui lutte avec plus ou moins de courage dans la bataille de la vie, doit sentir vaguement, dans cette peinture, le symbole de sa propre existence.

ELSBETH.

Continue, continue, je t'en prie.

FANTASIO.

Vous-même qui marchez au-devant d'un époux inconnu, êtes-vous bien ferme sur l'étrier? irez-vous sans broncher jusqu'au bout du chemin? êtes-vous de force à braver la nuit profonde, le ciel menaçant, la forêt dangereuse? Hélas! j'ai bien peur que non. Et moi qui vous regarde

soupirer tristement, je dis tout bas comme la bonne femme du tableau : « La pauvre enfant, que Dieu la protége ! »

ELSBETH, à part.

La pitié de mon bouffon ! voilà donc la seule consolation qui me soit donnée ! Ah ! elle n'est pas sans quelque douceur. Ne dédaignons pas l'aumône du pauvre. (Haut.) Je vois bien maintenant que tu n'es ni un espion ni un ennemi, et cependant je ne puis me défendre d'une certaine crainte.

FANTASIO.

Eh ! bon Dieu ! pourquoi auriez-vous peur de moi ? Avez-vous le dessein de me comparer à un confident de tragédie, et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant ? Non, princesse, rassurez-vous : je ne chercherai pas à vous consoler en vous récitant deux cents alexandrins.

ELSBETH.

Tu me fais sourire et je n'en ai guère envie.

FANTASIO.

Souriez toujours, c'est autant de pris sur l'ennemi. Quant au sens énigmatique de mes paroles, au mobile impénétrable de ma conduite, si vous voulez les connaître, je vous le dis en style d'oracle : Ne cherchez pas midi à quatorze heures. Ce n'est pas moi qui suis chargé d'épouser le prince de Mantoue; mais je comprends assez combien c'est ennuyeux. Songez-y : le temps presse ; les chandelles sont allumées, le prétendu poudré, la victime parée. Il ne manque plus que deux ou trois petites formalités pour que le malheur de votre vie soit parfaitement en règle. Cependant, dites un mot, faites un signe, et tout bouffon que je suis, je change le destin des empires, et je romps votre mariage.

ELSBETH.

Je suis curieuse de savoir comment tu t'y prendrais.

FANTASIO.

Oh! ce n'est ni par le fer, ni par le poison; mais j'y ai rêvé dans l'office en mangeant une aile de pluvier que le majordome avait mise de côté pour sa femme. Mes piéges sont dressés, mes lignes sont tendues... Dans un moment, l'épouvantable catastrophe sera un fait accompli.

(En déclamant.)

Adieu, madame, adieu, pour vous je me dévoue.
Jamais vous ne serez princesse de Mantoue!

(Il sort).

ELSBETH, à elle-même.

Jamais je ne serai princesse de Mantoue!

SCÈNE XI

ELSBETH, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, entrant vivement.

Savez-vous une chose terrible, ma chère Elsbeth?

ELSBETH.

Que veux-tu dire? tu es toute tremblante.

LA GOUVERNANTE.

Le prince n'est pas le prince, ni l'aide de camp non plus. C'est un vrai conte de fées.

ELSBETH.

Quel imbroglio me fais-tu là?

LA GOUVERNANTE.

Chut! chut! C'est un des officiers du prince lui-même qui vient de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Almaviva; il est déguisé et caché parmi les aides de camp; il a voulu sans doute chercher à vous voir et à vous connaître d'une manière féerique. Il est déguisé, le digne seigneur; il est déguisé comme Lindor. Celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux n'est qu'un aide de camp, nommé Marinoni.

ELSBETH.

Parle : qu'y a-t-il encore de nouveau ?

LE PAGE.

Au moment où le prince de Mantoue entrait à cheval dans la cour, à la tête de son état-major, sa perruque vient de s'enlever dans les airs et a disparu tout à coup.

ELSBETH.

Quelle folie me contes-tu là ?

LE PAGE.

Madame, je veux mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hameçon. On ignore qui a fait cette plaisanterie. Mais le duc n'en est pas moins furieux, et il a juré que si l'auteur n'en est pas puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père, et mettra tout à feu et à sang.

ELSBETH.

Viens écouter toute cette histoire, ma chère. Mon sérieux commence à m'abandonner.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN SECOND PAGE accourant.

ELSBETH.

Eh bien, quelle nouvelle ?

LE PAGE.

Madame, le bouffon du roi est en prison : c'est lui qui a enlevé la perruque du prince.

ELSBETH.

Le bouffon est en prison ?

LE PAGE.

Oui, Altesse.

ELSBETH.

Le drôle de corps !... Il m'a tenu parole. Je ne puis pas l'abandonner. Viens, ma chère, il faut que je parle.

(Elle sort suivie de la gouvernante et des pages.)

SCÈNE XIV

LE PRINCE, MARINONI sans perruque. (On entend la voix du prince.)

LE PRINCE.

Non, non, laisse-moi me démasquer. (Il entre en scène furieux tenant Marinoni par la main.) Il est temps que j'éclate. Cela ne se passera pas ainsi. Feu et sang!... une perruque royale au bout d'un hameçon! Sommes-nous chez les barbares, dans les déserts de la Sibérie? y a-t-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de convenable? J'écume de colère, et les yeux me sortent de la tête.

MARINONI.

Vous perdez tout par cette violence.

LE PRINCE.

Et ce père, ce roi de Bavière, ce monarque vanté dans tous les almanachs de l'année passée! cet homme qui a un extérieur si décent, qui s'exprime en termes si mesurés, et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs! Car enfin, Marinoni, je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée; mais n'est-ce pas toujours celle du prince de Mantoue, puisque c'est lui que l'on croit voir en toi? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os, ma perruque aurait peut-être... Ah! il y a une Providence; lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de me travestir; lorsque cet éclair a traversé ma pensée : « Il faut que je me travestisse, » ce fatal événement était prévu par le destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la tête qui gouverne mes peuples. Mais, par le ciel! tout sera connu. C'est trop longtemps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du bien et du mal, puisque le roi de plusieurs milliers d'hommes éclate de rire comme un palefrenier à la vue d'une perruque, Marinoni, rends-moi mon habit.

MARINONI, ôtant l'habit.

Si mon souverain le commande, je suis prêt à souffrir pour lui mille tortures.

LE PRINCE.

Je connais ton dévouement. Viens, je vais dire au roi son fait en propres termes.

MARINONI.

Et cependant la princesse vous a lorgné d'une manière évidente.

LE PRINCE.

Tu crois? je me perds dans un abîme de perplexités. Viens toujours, allons chez le roi.

MARINONI, tenant l'habit.

Que faut-il faire, Altesse?

LE PRINCE.

Remets-le pour un instant. Tu me le rendras tout à l'heure; ils seront bien plus pétrifiés, en m'entendant prendre le ton qui me convient, sous ce frac de couleur foncée.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANTASIO, seul, couché.

Par Jupiter! il ne tiendrait qu'à moi de me croire un héros de tragédie. Je l'avais bien prédit: Voilà le mariage manqué et tout remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma tête en échange de sa perruque. Le roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte, et n'a consenti qu'à la prison. Le prince de Mantoue, grâce à Dieu, est si bête, qu'il se ferait plutôt couper en morceaux que d'en démordre; ainsi la princesse reste fille, du moins pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujet d'un poëme épique en douze chants, je ne m'y connais pas. Pope et Boileau ont fait des vers admirables sur des sujets bien moins importants. Ah! si j'étais poëte, comme je peindrais la scène de cette perruque voltigeant dans les airs! Mais celui qui est capable de faire de pareilles choses dédaigne de les écrire. Ainsi la postérité s'en passera. (Il s'endort.)

(Entre Elsbeth et sa gouvernante, une lampe à la main.)

SCÈNE II

FANTASIO, ELSBETH, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

Il dort! Voyez, cela n'est pas douteux. Il a ôté sa perruque, sa difformité a disparu en même temps; le voilà

tel qu'il est, tel que ses peuples le voient sur son char de triomphe ; c'est le noble prince de Mantoue.

ELSBETH.

Oui, c'est lui ; (Elle prend la lampe.) Psyché, prends garde à ta goutte d'huile ; je voulais voir son visage, et je l'ai vu ; voilà ma curiosité satisfaite.

LA GOUVERNANTE.

Il est beau comme l'Amour ! En le voyant, il est impossible de ne pas songer à ces vers que notre cher Saint-Jean avait composés sur le tableau de l'*Amour endormi*.

ELSBETH.

Oui, malgré moi, ces vers d'un poëte aimé chantent dans ma mémoire :

(Elle récite.)

Amour ! toi qui nous viens d'une source infinie,
O Dieu d'oubli ! Dieu jeune, au front pâle et charmant,
Toi que tous les honneurs, tous les biens qu'on envie
Font quelquefois de loin, sourire tristement,
Qu'importent les hasards, le calme, les tempêtes,
Et ces mondes sans nom qui roulent sur nos têtes,
Et le temps et la vie, au cœur qui t'a connu ?
O fils de la beauté, frère des rêveries,
Tes sœurs ont sur ton front versé leurs fleurs chéries,
Ta mère, en souriant, t'endort sur son sein nu !
Je sens, en contemplant ton image sereine,
Ce que peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur !...

LA GOUVERNANTE.

Comme vous voilà émue sur la pointe de vos petits pieds !

ELSBETH.

Ah ! pourquoi m'as-tu donné à lire tant de romans et de contes de fées ? pourquoi as-tu semé dans ma pauvre pensée tant de fleurs étranges et mystérieuses ?

FANTASIO.

Est-ce un rêve ?

LA GOUVERNANTE.

Chut! il s'éveille!

FANTASIO.

C'est vous, princesse! si c'est la grâce du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-moi remettre ma bosse et ma perruque; ce sera fait dans un instant.

LA GOUVERNANTE.

Ah! prince! qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi! Ne reprenez pas ce costume; nous savons tout.

FANTASIO.

Prince! où en voyez-vous un?

LA GOUVERNANTE.

A quoi sert-il de dissimuler?

FANTASIO.

Je ne dissimule pas le moins du monde; par quel hasard m'appelez-vous prince?

LA GOUVERNANTE.

Je connais mes devoirs envers Votre Altesse.

FANTASIO.

Madame, je vous supplie de m'expliquer les paroles de cette honnête dame; y a-t-il réellement quelque méprise, ou suis-je l'objet d'une raillerie?

ELSBETH.

Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez?

FANTASIO.

Suis-je donc un prince par hasard?

ELSBETH.

Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas le prince de Mantoue?

FANTASIO.

Mon nom est Fantasio. Je suis un bourgeois de Munich, filleul de la feue reine votre mère, et le plus mauvais sujet de toute la ville.

ELSBETH.

Et pourquoi êtes-vous déguisé? que faites-vous ici?

FANTASIO.

Madame, je vous supplie de me pardonner.

ELSBETH.

Que veut dire cela? Relevez-vous. Qui vous a poussé à cette action?

FANTASIO.

Je ne puis dire le motif qui m'a conduit ici.

ELSBETH.

Vous ne pouvez le dire? et moi je veux le savoir.

FANTASIO.

Excusez-moi, je n'ose l'avouer.

LA GOUVERNANTE.

Sortons, Elsbeth; ne vous exposez pas à entendre des discours indignes de vous. Cet homme est un voleur ou un insolent qui va vous parler d'amour.

ELSBETH.

Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

FANTASIO.

Je vous supplie, épargnez-moi.

ELSBETH.

Non, non! parlez, ou je ferme cette porte sur vous pour dix ans.

FANTASIO.

Eh bien, madame, je suis criblé de dettes, mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi; à l'heure où je vous parle, mes meubles sont vendus, et si je n'étais dans cette prison, je serais dans une autre. On a dû venir m'arrêter hier au soir; ne sachant où passer la nuit, j'ai imaginé de prendre ce costume et de venir me réfugier aux pieds du roi; si vous me rendez la liberté, on va me prendre au collet; mon oncle est un avare qui vit de

pommes de terre et de radis, et qui me laisse mourir de faim dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voulez le savoir, je dois vingt mille écus.

ELSBETH.

Tout cela est-il vrai?

FANTASIO.

Si je mens, je consens à les payer.

(On entend un bruit de chevaux.)

LA GOUVERNANTE.

Voilà des chevaux qui passent; c'est le roi en personne; si je pouvais faire signe à un page! (Elle appelle par la fenêtre.) Holà! Flamel!

LE PAGE, au dehors.

Le prince de Mantoue va partir.

LA GOUVERNANTE.

Le prince de Mantoue?

LE PAGE.

Oui, la guerre est déclarée. Il y a eu entre lui et le roi une scène épouvantable devant toute la cour, et le mariage de la princesse est rompu.

LA GOUVERNANTE.

Seigneur mon Dieu! le prince de Mantoue s'en va, et je ne l'aurai pas vu?

ELSBETH.

Si la guerre est déclarée, quel malheur!

FANTASIO.

Vous appelez cela un malheur, Altesse? Aimeriez-vous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque? Eh! madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras, les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est pas encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et si vous entrez jamais à Mantoue, ce sera

comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges que nos épées.

ELSBETH.

Fantasio, veux-tu rester le bouffon de mon père? je te paye tes vingt mille écus.

FANTASIO.

Je le voudrais de grand cœur ; mais en vérité, si j'y étais forcé, je sauterais par la fenêtre pour me sauver un de ces jours.

ELSBETH.

Pourquoi? tu vois que Saint-Jean est mort; il nous faut absolument un bouffon.

FANTASIO.

J'aime ce métier plus que tout autre, mais je ne puis faire aucun métier. Si vous trouvez que cela vaille vingt mille écus de vous avoir débarrassée du prince de Mantoue, donnez-les moi, et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes ne saurait où se présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans dettes.

ELSBETH.

Eh bien, je te les donne ; mais prends la clef de mon jardin. Le jour où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens te cacher dans les bluets où je t'ai trouvé ce matin ; aie soin de prendre ta perruque et ton habit bariolé, ne parais pas devant moi sans cette taille contrefaite et ces grelots d'argent ; car c'est ainsi que tu m'as plu : tu redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires.

(Elle fait quelques pas vers la porte.)

LA GOUVERNANTE, prête à sortir.

Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vu!

ELSBETH, se retournant, à Fantasio.

Mais tu reviendras, n'est-ce pas?

FANTASIO.

N'en doutez pas, Altesse!

ELSBETH.

Tu reviendras.

FIN

68828

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

OEUVRES D'ALFRED DE MUSSET

Premières Poésies (Contes d'Espagne et d'Italie. — Spectacle dans un fauteuil. — Poésies diverses. — Namouna). 1 vol. . . . 3 fr. 50

Poésies nouvelles (Rolla. — Les Nuits. — Poésies nouvelles. — Contes en vers). . . . . 3 fr. 50

La Confession d'un Enfant du siècle. 1 vol. . . . 3 fr. 50

Nouvelles (Les deux Maîtresses. — Emmeline. — Le Fils du Titien. — Frédéric et Pernerette. — Croisilles. — Margot). 1 vol.. . 3 fr. 50

Contes (La Mouche. — Pierre et Camille. — Mademoiselle Mimi Pinson. — Le Secret de Javotte. — Le Merle blanc), suivis des Lettres sur la littérature. 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Comédies et Proverbes (André del Sarto. — Lorenzaccio. — Les Caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'amour. — La Nuit vénitienne. — Barberine. — Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien. — Un caprice. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Louison. — On ne peut penser à tout. — Carmosine. — Bettine). 2 vol. . . . . 7 fr. »

Œuvres posthumes. 1 vol.. . . . . 3 fr. 50

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google